Le poisson pilote et autres nouvelles

Troyat, Henry

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Henri Troyat

Le Poisson-pilote

et autres nouvelles



Henri Troyat

de l'Académie française

Le Poisson pilote

et autres nouvelles

Le Grand Livre du Mois

© Henri Troyat Illustration : Florine Asch ISBN : 2-7028-4959-8

Préface

Sept heures, sept heures et demie tout au plus. Comme chaque matin, après un rapide petit déjeuner, l'artisan est déjà au travail. Jusqu'à midi ou midi et demi, puis de quinze à dix-neuf heures environ, traquant le mot précis, l'expression exacte, supprimant telle partie, remaniant telle autre, il va, sans relâche, remettre l'ouvrage sur le métier. Sans que rien, jamais, ne le fasse renoncer, il va raturer, gratter, recommencer, jusqu'à atteindre, parfois, à la coïncidence parfaite entre la chose rêvée et la réalité. Quand on l'interroge à ce propos, il répond que malgré toute la peine qu'il se donne, le résultat restera invariablement au-dessous de ses espérances. Le moyen, dans ces conditions, de ne pas désespérer ? Ce sont, justement, ces moments fabuleux où, de loin en loin, la magie opère tout de même, et le fruit de tant d'efforts répétés se fait très exactement l'écho de ce qui avait été rêvé. Ces trop rares instants de bonheur suffisent toutefois à justifier toute une vie de labeur entièrement consacrée à un art : l'écriture. Véritable « artisan de la plume », comme il aime à se définir lui-même, l'infatigable Henri Troyat nous fait, depuis des décennies, le cadeau précieux d'une œuvre abondante, éclectique, passionnante. Sait-il seulement, celui qui, après tant d'années d'un travail et d'une discipline acharnés, est toujours tenaillé par l'angoisse de l'« à-peu-près », le plaisir qu'il a procuré à des générations de lecteurs ?

Non, sans doute. Car, penser au futur lecteur d'un livre en gestation reviendrait à ajouter, à l'anxiété déjà existante, une angoisse terrible, incommensurable et tout à fait paralysante. Chez Henri Troyat, l'écriture correspond à une nécessité intérieure. Elle est l'émanation unilatérale d'un imaginaire qui demande à s'exprimer de manière impérieuse. Les mots, retenus jusque-là, se font tout à coup trop lourds, ils exigent de sortir, de « vivre », ne serait-ce que pour libérer leur auteur de ses propres fantasmes. Ne pas écrire relève dès lors de l'impossible. Et le temps béni, enthousiasmant de la préparation fait alors place à la « torture de l'exécution »…

C'est vers l'âge de dix ans, en compagnie de son camarade Volodia Bylinine – dont la mère écrivait des romans de cape et d'épée, en russe –, que, pour la première fois, s'est fait jour le désir d'écrire. Leur collaboration se résumera à un unique essai en français ayant pour titre *le Fils du satrape.* Un immense besoin de s'exprimer par écrit est né en lui, qu'il va falloir satisfaire. En sixième, au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine, le jeune auteur en herbe décide de fonder un

journal dans les colonnes duquel il va s'essayer au genre du *roman* sous la forme d'une histoire à suivre, *l'Héroïque Mission de Jean Mouvel.* Mais c'est en classe de quatrième qu'il fait une découverte qui le marquera à jamais : la poésie. Bénéficiant, à cette époque, de l'intérêt particulier de l'un de ses professeurs – Auguste Bailly lui-même romancier et historien –, qui encourage ses tentatives méritoires, et sans doute maladroites, de versification, il n'est plus question pour Henri Troyat d'écrire une seule ligne en prose ! Nulle rédaction n'est plus rendue par lui, qui ne soit rédigée en vers. Une période peuplée de rimes qui n'aura qu'un temps. Mais, quelque amusant ou anecdotique que cela puisse nous paraître maintenant, il n'en reste pas moins que l'écrivain souligne, aujourd'hui encore, l'importance d'une telle formation et recommande vivement à toute personne envisageant une carrière littéraire, d'en passer par là.

À ce moment-là, cependant, bien que démontrant un net penchant et des dispositions certaines pour l'écriture, les choses ne sont pas si définies dans la vie d'Henri Troyat, et d'autres possibilités se profilent, qui exercent sur lui un attrait comparable : devenir artiste peintre, par exemple, ou encore – le croirez-vous ? – acteur (à l'instar de son oncle Constantin, il fera d'ailleurs de la figuration à plusieurs reprises) lui plairait beaucoup. De ces ambitions de prime jeunesse, l'art pictural, essentiellement, a laissé une trace indélébile chez l'homme de lettres reconnu et consacré : récriture est, pour lui, une expérience tout autant physique qu'intellectuelle. Il ne s'est, en effet, jamais résolu à taper ses manuscrits à la machine ou, mieux, sur ordinateur. L'expérience sensuelle du contact de la plume et du papier reste sans égale. Les lettres et les mots se font dessins qu'il faut apprivoiser et qui réjouissent l'œil aussi bien que la pensée.

Plongé dans l'immense solitude nécessaire à tout travail d'écriture, se faisant tour à tour romancier, biographe, auteur de nouvelles, de pièces de théâtre, de récits de voyages, ou de reportages, cette expérience, Henri Troyat va la vivre un nombre incalculable de fois. Depuis la parution de *Faux jour,* son premier roman, en 1935, il enchaîne les genres avec une aisance déconcertante. Il y a, d'abord, une œuvre romanesque monumentale : initiée avec *Faux jour* – sans oublier *la Clé de voûte,* parue dans *la Revue hebdomadaire* de Robert Saint-Jean – suivie du *Vivier,* un an plus tard, de *Grandeur nature,* de *l'Araigne* (prix Goncourt 1938), et bien d'autres depuis, elle comprend également de grandes sagas, telles que *Tant que la terre durera, la Lumière des justes, les Semailles et les Moissons, les Eygletière, les Héritiers de l'avenir, le Moscovite,* etc., pour lesquelles il collecte une documentation considérable : souvenirs de famille ou d'amis, lettres, journaux intimes glanés au fil des rencontres, photos jaunies, et documents aussi variés que des horaires et des itinéraires de trains ou

des plans d'époque de certaines villes… Il effectue là une besogne minutieuse, quasi historique, dont il retire une expérience qu'il exploitera à bien d'autres occasions. Car, en plus des nouvelles, reportages, et autres récits de voyages, il s'attache aussi et surtout à produire d'immenses biographies. Un travail de titan, visant à relater l'existence et à rendre compte de l'œuvre de tous ceux, parmi les grands écrivains russes et français qu'il a aimés, et qui l'ont inspiré ou fasciné. En mai 1940, une biographie de Dostoïevski fait son apparition dans les librairies qui, étant donné les circonstances dramatiques, passe à peu près inaperçue (elle bénéficiera d'une réédition en i960). Puis, en 1946 c'est le tour du poète Pouchkine, à l'origine, selon lui, de toute littérature russe. Il y en aura beaucoup d'autres, bien sûr, parmi lesquelles Tolstoï (1965), Tchékhov (1984), son auteur favori, Tourgueniev (1985), jusqu'à la plus récente, publiée en 2001 et portant sur la vie et l'œuvre, au XIXe siècle, d'un des plus importants poètes russes de tous les temps : Marina Tsvetaeva. Mais Henri Troyat ne s'arrête pas là. Il sait également, à l'occasion, endosser l'habit d'historien pour nous livrer le récit trépidant du destin de grands personnages, tels que Pierre le Grand (1979), Alexandre 1er (1981), Ivan le terrible (1982), pour ne citer qu'eux. Ajoutez à cela les grands auteurs et poètes français, dont Flaubert (1988), Maupassant (1989), Verlaine (1993) ou Baudelaire (1994), et vous aurez un aperçu assez précis de l'étendue de son travail de biographe.

Ainsi, au fil des années, les nouvelles, romans ou suites romanesques alternent régulièrement avec les biographies. Excellant dans l'un et l'autre genre, bien malin qui saurait dire lequel est le plus affectionné par l'auteur. Seul constat possible : invariablement, l'écrivain revient et à l'un et à l'autre. Les difficultés engendrées par ces deux types de travaux, quoique dissemblables, présentent néanmoins des degrés comparables. Avec le roman, tributaire de l'intrigue et de la volonté des personnages, l'auteur plonge vers l'inconnu, ne sachant jamais où cela le mènera. Le biographe, lui, connaissant précisément ce qui va arriver, se trouve « comme sur des rails », dans l'impossibilité de laisser libre court à son imagination, et dans la crainte permanente de trahir celui dont il tente de relater l'existence. Dans les deux cas, il faut nécessairement s'identifier aux personnages, « découvrir les événements avec eux, en même temps qu'eux ». Cependant, alors qu'il est facile d'agir sur le devenir des uns, et ce dans la plus totale liberté, la destinée des autres échappe à tout contrôle. Deux exercices bien distincts et opposés en apparence, qui se fondent pourtant en une même soif inextinguible… écrire.

De même qu'aux relations de destins inventés succèdent les portraits de personnages authentiques, à l'intérieur même de l'œuvre

romanesque d'Henri Troyat, les grandes épopées d'inspiration russe trouvent un pendant en celles qui émanent d'un vécu et d'une culture typiquement français. Ainsi, à la trilogie *Tant que la terre durera,* succède l'histoire d'Amélie, de Pierre, et d'Élisabeth, dans *les Semailles et les Moissons ;* de même, la saga des *Eygletière,* récit des aventures d'une famille bourgeoise de la France contemporaine, précède immédiatement *le Moscovite,* et ainsi de suite, les récits s'accumulent, tantôt russes, tantôt français.

La Russie, paradis perdu…

Lev Tarassov – ce n'est que bien plus tard, lors de la parution de son premier roman, qu'il adoptera le pseudonyme d'Henri Troyat – est né, en 1911, dans un Moscou déjà agité par la fièvre révolutionnaire. Son père, riche négociant en draps, originaire d'Armavir, bourgade mi-arménienne, mi-circassienne, où se côtoyaient depuis toujours Tcherkess et Arméniens, comme lui, était venu y installer une succursale, répondant ainsi au vœu le plus cher de son épouse bien-aimée. Les affaires prospéraient et la vie était douce dans la maison de la rue Skatertny, jusqu'au jour où, en 1917, les événements longtemps redoutés se produisirent, obligeant toute la famille à quitter la ville, puis le pays. En 1920, au terme d'un long et périlleux voyage, c'est l'arrivée en France, synonyme de sécurité. À travers le tableau dépeint par la gouvernante suisse qui avait encadré et dirigé ses premières années, Lev connaissait et aimait déjà ce pays et sa langue, qu'il avait pris l'habitude de pratiquer avec ses frères et sœur. Dès lors, et si l'on excepte un bref séjour à Wiesbaden, en Allemagne, les Tarassov ne quitteront plus jamais leur pays d'adoption. Parlant français au lycée, se retrouvant en Russie dès le seuil de la maison franchi, le jeune garçon évolue et se développe, partagé entre deux cultures, deux nations, deux patries. Parce qu'ils avaient tout laissé derrière eux et qu'ils se trouvèrent toujours dans l'impossibilité de récupérer leurs biens, ne fût-ce qu'en partie, leur vie d'exil se fit chaque jour plus dure et plus précaire. La nécessité faisant loi, une fois passé le baccalauréat, Lev dut opter pour une licence en droit et mettre de côté, du moins pour un temps, ses ambitions littéraires. Ayant obtenu son diplôme et afin de soutenir financièrement ses parents, il choisit de passer un concours de la fonction publique, celui de rédacteur à la préfecture de la Seine. Mais, qui dit fonction publique, dit nationalité française… C'est à ce moment-là, donc, qu'après en avoir discuté en famille, Lev Tarassov devient un citoyen français.

Français de cœur, il l'est, désormais, également pour l'état civil… Russe de naissance, il est lié pour toujours à un pays dont ses parents ont perpétué, leur vie durant, les traditions millénaires. On peut alors raisonnablement s'interroger : pourquoi, se destinant à une carrière

d'écrivain, Henri Troyat, n'a-t-il pas plutôt adopté le russe pour s'exprimer ? La langue maternelle, la seule qui eût jamais résonné dans l'enceinte familiale… Cependant, le français, langue des études, de la vie à l'extérieur de la maison, reste celle qui a marqué de son empreinte révolution même de l'écrivain. Elle s'est par conséquent naturellement imposée lorsqu'il s'est agi d'écrire. Et, s'il ne nie pas que le russe ait eu quelque influence sur son style, c'est l'évidence, Henri Troyat est « bel et bien un écrivain français ». Et quel écrivain !

Cette double influence culturelle est manifeste et imprègne l'œuvre tout entière. Une double inspiration, dont l'exemple le plus remarquable réside sans doute dans *le Moscovite,* cycle romanesque dédié aux aventures d'Armand de Croué. Ce jeune émigré français, fuyant la Terreur, se réfugie à Moscou, avec son père, en 1793. Arrivé à l'âge adulte, il est irrésistiblement attiré par la brillante épopée napoléonienne. Déchiré entre ses deux patries, il finira par perdre tous ses repères… Ceci n'est, cependant, qu'un exemple parmi tant d'autres, car, même sur les œuvres d'inspiration française, l'ombre de la Russie plane, omniprésente. Ainsi, la tendre et violente Élisabeth, des *Semailles et des Moissons,* ne découvre-t-elle pas l'amour dans les bras de Boris Danoff, héros magnifique – dont la vie est, pour une bonne part, empruntée au vécu de l'auteur lui-même – de *Tant que la terre durera ?* Et que dire de Françoise Eygletière, tombée follement amoureuse d'Alexandre Kozlov, son professeur de russe ? Des exemples de ce type sont légion dans l'œuvre d'Henri Troyat, et c'est certainement ce qui lui donne cette couleur si exceptionnelle, ce qui fait qu'elle nous touche de manière si particulière et qu'elle tient une place unique dans le cœur et la bibliothèque de bon nombre de Français. Les trois splendides nouvelles, qu'il nous offre ici en exclusivité, constituent un parfait aperçu de tout ce qui a toujours nourri une imagination particulièrement prolifique. *L'Âme de Mélitone* nous représente, sous la forme d'un conte merveilleux, un instantané de la Russie d'antan et de ses coutumes séculaires. La France a également la part belle dans *le Poisson pilote,* parfait petit chef-d'œuvre du genre. Enfin, *la Diablesse* est l'occasion pour l'auteur de se remémorer un épisode de son enfance en Russie et d'évoquer, pour notre plus grand plaisir, le personnage à la fois splendide et effrayant de sa gouvernante suisse. Qu'importe si cela a réellement eu lieu ou pas, le plaisir et l'amusement du conteur sont tellement évidents, que nous ressortons de cette lecture absolument ravis et à jamais (si cela n'était pas déjà fait) conquis !

Personnage principal de bon nombre de ses écrits, son pays d'origine lui est pourtant demeuré étranger. L'écrivain n'est jamais retourné dans ce pays chéri, qui l'a vu naître. À la manière d'Alexandre Kozlov, son personnage des *Eygletière,* il a préféré

conserver intacte sa « Russie intérieure », de peur qu'elle ne s'effondre au contact de la réalité.

Tout au long de sa carrière, Henri Troyat n'a cessé d'accumuler les prix et les récompenses de toutes sortes. Prix du roman populiste pour *Faux jour,* en 1935, il obtient, dès 1938, le prix Goncourt pour un autre de ses romans, *l'Araigne.* Son élection à l'Académie française, en 1959, alors qu'il est âgé seulement de quarante-huit ans, en fait le plus jeune membre que la « Compagnie » ait connu jusqu'alors. En dépit de tout cela, l'homme se signale par une grande humilité, une générosité pure, que les années n'ont pas entamées. Malgré la gloire et les multiples honneurs, aucune des qualités nécessaires au romancier ne se sont ternies en lui. Aucune certitude n'est venue altérer « la naïveté, la sensibilité, l'ouverture de cœur »… Rien d'affecté chez cet homme-là, rien qu'une sincérité émouvante et vraie. L'angoisse qui l'étreint au commencement de chaque entreprise nouvelle a exactement la même intensité que naguère. L'enthousiasme qui le saisit à la « naissance » de chaque personnage est toujours aussi grand. Comme autrefois, il laisse évoluer ses créatures à leur gré, et, ce faisant, il « ne les condamne ni ne les absout ». De surprises en étonnements, sa capacité à s'émerveiller de ses propres inventions, son aptitude à se laisser, encore et toujours, prendre à ses propres mensonges… toutes ces qualités sont sans doute à l'origine de l'engouement indéfectible que ses livres suscitent en chacun de nous, ses lecteurs. Sous sa plume, les mots s'épanouissent, les personnages s'incarnent et s'animent, s'étoffent, deviennent (presque) réels. Ainsi, toute la littérature d'Henri Troyat est peuplée de femmes et d'hommes, modernes et indépendants, de familles cultivant les traditions, de personnages complexes et orgueilleux, tantôt braves, tantôt lâches, plongés dans des univers incomparables et variés, sortis tout droit de l'imaginaire fécond d'un écrivain d'exception. Une galerie de portraits incroyables, alimentée, au fil des années, par un travail ininterrompu, une discipline de fer. L'artisan a conçu un bien bel ouvrage ! Prions-le de ne jamais, à aucun prix, laisser le métier en repos !

Béatrice Kazmierczyk



Le Poisson pilote

Planté au bord du trottoir, Etienne Vaneau ne pouvait détacher ses yeux du garçon qui, de l'autre côté de la rue, essayait de cracher le plus loin possible par-dessus la grille d'un square. En douze ans et demi de vie consciente, il n'avait jamais vu personne doué d'une pareille puissance de jet. Sûrement, il s'agissait d'un élève du lycée Vercingétorix. Seul un type venant d'un établissement de l'État était capable, pensait-il, de cette liberté de manières. Pour la première fois, il regretta que ses parents l'eussent placé à Saint-Barnabé, institution privée à dominante religieuse où, évidemment, l'éducation du corps était sacrifiée à celle de l'esprit. Maintenant, l'inconnu reprenait son souffle, après un bel envoi qui s'était perdu dans le feuillage d'un troène. Vraisemblablement, ce gars-là était un solitaire, un rêveur, un poète, à qui la notion du travail correctement exécuté importait plus que l'approbation de la foule. Bien qu'Etienne fût d'un naturel timide, il ne put résister à l'envie d'en savoir davantage sur le champion. Traversant la rue en deux bonds, il vint se poster derrière lui et dit :

– Tu craches rudement bien !

L'autre se retourna. Il avait une grosse tête, un long nez et des yeux petits et noirs sous des sourcils en accent circonflexe.

– Oui, dit-il, ça n'a l'air de rien, mais il faut le faire !

La glace était rompue. Avec gratitude, Etienne apprit que son interlocuteur avait douze ans et demi, comme lui, fréquentait le lycée Vercingétorix, ne brillait pas dans ses études et s'appelait Roland Poytrefeu. Malgré ce nom de tonnerre et de flamme, le personnage était des plus aimables. Séance tenante, il proposa à Etienne de l'initier à l'art difficile du crachat. Comme tous les néophytes, Etienne se contentait d'accumuler de la salive et de l'expulser en soufflant vigoureusement. Or, il y avait une façon d'épaissir le liquide en le triturant à pleines joues, de le guider dans la cavité buccale, de l'envelopper avec la langue roulée en tuyau et de le chasser droit devant soi, les lèvres à peine desserrées, ce qui augmentait considérablement l'efficacité du tir. Conseillé par un tel spécialiste, Etienne fit de rapides progrès. Dès la fin de la leçon, bien que son débit salivaire fût encore faible et sa trajectoire peu tendue, il put placer quelques coups dignes de son professeur.

Il revint chez lui, grisé par le succès, et, les jours suivants, s'entraîna seul, sur le chantier d'un immeuble en construction proche de son domicile. Au bout de deux semaines, se jugeant suffisamment

préparé, il alla guetter Roland Poytrefeu à la sortie du lycée Vercingétorix. Sans se concerter, ils se dirigèrent vers le square, qui était un incomparable polygone de tir. Là, dès les premières passes, Etienne s'assura l'avantage. Roland Poytrefeu avait beau gonfler les joues et lancer tout son être en avant dans une expectoration brutale, Etienne le battait à chaque fois. Quand la supériorité du challenger devint évidente, l'ancien tenant du titre baissa la tête, accablé. Étonné de cette facile victoire, Etienne se surprit à plaindre celui que, naguère encore, il enviait. Ils allèrent boire un Coca-Cola dans un bistrot qui réunissait la clientèle de Vercingétorix et de Saint-Barnabé. Mais, sortis des crachats, ils n'avaient rien à se dire. En vérité, ils étaient aussi différents l'un de l'autre que les patrons de leurs établissements respectifs. Ils se quittèrent sans que l'étincelle de l'amitié eût jailli.

Jusqu'au soir, Etienne savoura son triomphe. Il eût voulu y faire participer ses parents : cependant, vu leur âge, ils n'auraient pu apprécier l'importance de son exploit. Mieux valait les laisser dans leur ignorance. Retiré dans sa chambre, il sentit un étrange désenchantement lui serrer le cœur. Ce qui avait été le but de tous ses efforts pendant deux semaines lui sembla soudain dérisoire. Il s'endormit avec l'impression d'avoir été dupé. Le lendemain, il se trouva plus pauvre que la veille. Il avait perdu le goût de cracher. À dater de ce jour, par un triste caprice de l'esprit, il évita de passer devant le lycée Vercingétorix, comme s'il eût craint de rencontrer celui qui l'avait initié à ce jeu décevant.

Deux ans plus tard, il avait tout à fait oublié Roland Poytrefeu, lorsqu'il se retrouva nez à nez avec lui, à la foire, dans un manège de voitures tamponneuses. La collision fut si violente qu'ils éclatèrent de rire, la tête secouée d'avant en arrière. Ce qui frappa Etienne, dès l'abord, ce fut la transformation physique de son vis-à-vis. Roland Poytrefeu avait grandi, et, au-dessus de sa lèvre, se dessinait une traînée veloutée et bifide, qui était comme l'ombre portée d'une moustache. La vue de ce duvet – indice d'une virilité précoce – bouleversa Etienne qui souffrait d'être blond, rose, imberbe et de petite taille. Comme pour accuser le fossé que creusait entre eux cette métamorphose, Roland prononça quelques mots d'une voix qui déraillait dans le grave. Ils descendirent du manège et se promenèrent, devisant de tout et de rien, l'un d'un ton haut perché, l'autre comme s'il eût parlé dans un verre de lampe. Leur existence avait peu changé en apparence. Roland Poytrefeu était toujours prisonnier de Vercingétorix et Etienne de Saint-Barnabé. Bien qu'ayant avancé vaille que vaille de deux classes, ils étaient également réfractaires aux études et vivaient plus pour le futur que pour le présent. Mais Roland Poytrefeu avait, depuis quelques mois, une activité nouvelle : il faisait partie des Joyeux Compagnons de la main tendue, association laïque,

dont les membres, obligatoirement âgés de moins de dix-huit ans, se consacraient à aider bénévolement les indigents et les vieillards. Il parlait de ses expériences charitables avec une telle chaleur qu'Etienne résolut, incontinent, de l'imiter. Devenu lui-même un « joyeux compagnon », il se lança dans les bonnes actions avec autant d'ardeur que jadis dans les crachats. Négligeant davantage encore ses obligations scolaires, il n'était plus attentif qu'à la détresse des autres. Parfois même, il décelait des traces d'infortune chez des gens qui, jusqu'à son intervention, ne se croyaient pas malheureux. On le voyait se précipiter vers un vieillard encore ingambe et l'obliger à s'appuyer sur son bras pour traverser la rue, repeindre la cuisine d'une mère de famille nombreuse, malgré les protestations du mari que l'odeur de la peinture incommodait, apporter des bouteilles de lait à un ménage d'alcooliques, garder les enfants en bas âge d'une femme méritante qu'un travail mystérieux et intermittent appelait sur le trottoir. Le nombre et la variété de ses initiatives généreuses en fit bientôt le plus dynamique des membres de l'association. Le président des Joyeux Compagnons de la main tendue le citait volontiers en exemple aux autres. Qualifié successivement de « cheville ouvrière », de « clef de voûte » et de « fer de lance », Etienne s'épanouissait dans la satisfaction du devoir accompli, quand il remarqua que Roland Poytrefeu négligeait de plus en plus les séances d'information du dimanche matin. Cette désaffection l'étonna, l'attrista, puis, insensiblement, il en vint à se demander ce qu'il faisait lui-même parmi ces jeunes gens éperdus de bonne volonté. La vertu, soudain, lui parut ennuyeuse.

Il allait sur ses quinze ans. La veille de son anniversaire, il apprit que Roland Poytrefeu délaissait les Joyeux Compagnons de la main tendue pour une association non moins active : l'Essor de la mandoline française. Frappé d'une illumination, Etienne demanda à ses parents de lui faire cadeau, pour le lendemain, d'une mandoline. Est-il besoin d'ajouter que, dans l'année, il mania le médiator avec une telle aisance qu'il éclipsa tous ses camarades, à commencer par Roland Poytrefeu. Celui-ci avait d'ailleurs une excuse à ses défaillances dans le trémolo : musique pour musique, il préférait celle du moteur, puissant et vrombissant, de sa nouvelle motocyclette. Ses parents, qui étaient épiciers, lui avaient offert cet engin pour le récompenser de vouloir bien se présenter, l'année suivante, au baccalauréat. Les Vaneau, eux, n'étaient que fonctionnaires au ministère du Relogement – ce qui leur conférait une grande dignité et des revenus modestes – mais l'amour qu'ils avaient pour leur fils unique était au moins aussi vif que celui des Poytrefeu pour le leur. Circonvenus par un Etienne plein de rouerie et d'obstination, les braves gens accouchèrent d'une motocyclette flamboyante, payable à tempérament.

Chaque dimanche, Etienne, vêtu de cuir et casqué jusqu'aux yeux, partait en pétaradant vers un terrain de motocross. Là, il rencontrait les fanatiques de la vitesse et du cahot. Roland Poytrefeu était parmi les meilleurs ; moins courageux ou moins habile, Etienne finissait toujours la course dans les derniers. L'émulation aidant, cependant, il ne lui fallut pas plus d'un an pour se pousser vers les premières places. Il passa son bachot de justesse, mais remporta, aussitôt après, le Critérium des aiglons de Marnes-la-Coquette, Roland Poytrefeu se classant dix-septième. Le malheureux était tombé quatre fois sur le parcours. Résultat : un poignet foulé et deux côtes cassées. Après cet échec, il renonça à la compétition, au grand regret d'Etienne qui, lui, se sentait des réserves d'enthousiasme motocycliste pour la vie. En réponse à ceux qui tentaient de le faire revenir sur sa décision, Roland Poytrefeu expliquait que la griserie de la vitesse n'était rien auprès du plaisir que procurait le commerce des grands textes du théâtre. À force de tressauter sur une selle, de serrer les mâchoires et de tourner la manette des gaz, il s'était découvert des talents d'acteur. Pour se perfectionner dans ce métier, il s'était même inscrit au cours d'art dramatique de M. Lebellion. En apprenant cette nouvelle, Etienne tomba de si haut que, pendant un mois, il se crut malade. Rien ne l'intéressait plus, le bruit du moteur le faisait penser mélancoliquement aux applaudissements d'un public en délire et, quand il rentrait à la maison après un motocross périlleux, il lui suffisait de se regarder, couvert de boue noire, dans une glace, pour rêver qu'il interprétait le rôle d'Othello. Incapable de résister à la tentation, il aboutit lui aussi, un soir, au cours de M. Lebellion.

Là, il n'y en avait que pour Roland Poytrefeu. En comédie comme en tragédie, il recueillait les compliments du professeur. Et, de fait, son physique, sa voix, le servaient beaucoup. Il était grand, fort, sombre, sarcastique, étincelant. À côté de lui, Etienne paraissait deux fois plus blond et plus fluet, avec un organe voilé comme par une laryngite chronique. « Tout juste bon pour les utilités », prophétisa M. Lebellion. Etienne se piqua au jeu, travailla sa diction pendant des heures, en récitant des phrases ineptes, un crayon planté en travers de la bouche, exerça son petit et son grand zygomatique, son frontal, son masséter, son triangulaire des lèvres, afin d'acquérir un masque plus mobile et s'adonna à une gymnastique d'élongation qui lui fit gagner un centimètre en hauteur. Force fut à M. Lebellion de reconnaître que le nouveau venu, malgré sa silhouette menue et sa voix étouffée, avait « de la présence ». Il lui confia des scènes de plus en plus délicates. D'une audition à l'autre, Etienne se haussait au niveau de Roland Poytrefeu. Longtemps, les deux jeunes gens luttèrent de talent sous les traits de Britannicus ou de Boubouroche, du docteur Knock ou de Ruy Blas. Puis Etienne se détacha irrésistiblement, devant un Roland à

bout de souffle et la prunelle vide.

Au spectacle de fin d'année, organisé par M. Lebellion pour démontrer aux parents qu'ils n'avaient pas tort de miser tant d'argent sur l'avenir artistique de leur progéniture, ce fut Etienne qui se tailla la part du lion. Coup sur coup, dans *la Paix chez soi* et dans *Œdipe à Colone,* il remporta un tel succès qu'en se retirant dans les coulisses, il avait l'impression de marcher sur les flots. Roland Poytrefeu, qui n'avait recueilli que des applaudissements de complaisance, affichait, lui, une consternation qui faisait peine à voir. À la reprise des cours, il ne reparut pas dans le groupe. Tout à sa réussite, Etienne ne chercha même pas à savoir ce qu'était devenu son rival de la veille. Comment se fût-il soucié d'autrui alors qu'il avait du mal à suivre son propre personnage dans la voie vertigineuse où il s'engageait ? Le fameux metteur en scène, Harold Crisp, ayant assisté à l'audition des élèves, songeait à lui confier un rôle dans son prochain film : *Corrida pour une marguerite.* La « marguerite » était Lili Puff, la femme la plus convoitée du monde, celle dont les journalistes des pays de l'Est et des pays de l'Ouest reconnaissaient qu'elle pouvait, d'un mouvement de croupe, rapprocher ou éloigner les deux blocs. Elle avait déjà refusé dix-sept jeunes premiers qui briguaient l'honneur d'être ses partenaires dans *la Corrida.* Si elle acceptait Etienne, ce serait, pour lui, la gloire assurée. Elle l'accepta, après un bout d'essai au cours duquel il dut feindre de la désirer à en perdre la raison, tandis que, couchée sur des peaux de léopard, elle lui refusait ses lèvres. Pendant le tournage, loin de les lui refuser, elle les lui offrit si souvent, dans sa loge, qu'une fois sur le plateau, devant la caméra, il n'eut plus qu'une envie : dormir. Cette circonstance fit qu'involontairement il donna à son personnage un air à la fois blasé, fatigué, chagrin et moqueur que les auteurs n'avaient pas prévu, mais qui les enchanta. Toute l'histoire y gagnait, selon M. Harold Crisp, « une quatrième dimension ». À la sortie du film, la critique fut du même avis : on loua les « formes succulentes » de Lili Puff et la « spiritualité équivoque » d'Etienne Vaneau. Elle eût préféré le contraire, se vexa et prit avec éclat un autre amant. Mais Etienne était lancé de telle façon qu'il n'y avait plus de place pour l'amour dans sa vie. Les journaux féminins s'étaient emparés de lui et le débitaient par tranches hebdomadaires à leurs lectrices. Photographié sous toutes les coutures, il devint rapidement une figure de légende. On trouvait admirable qu'il fût petit, étroit d'épaules et qu'il n'eût pas de voix ; on essayait d'imiter sa démarche ou le tic qui, de temps à autre, faisait sauter sa paupière droite ; on portait des cravates à ses « couleurs ». Dans certains lycées, les professeurs étonnés virent des classes entières qui, insensiblement, blondissaient.

Les films suivants, où Etienne Vaneau apparut en Ravaillac, puis en gardian amoureux, puis en général du second Empire, puis en

« gangster-redresseur de torts », achevèrent d'asseoir sa renommée. Il ne pouvait plus sortir dans les rues sans être poursuivi par une jeunesse en délire. Des mères bouleversées donnaient son prénom à leurs nouveau-nés de sexe mâle. Il y eut même un grand nombre d'Étiennette en province. Sans désemparer, il lança la mode des ongles longs et des cheveux courts, puis celle des ongles courts et des cheveux longs. Couvert de millions, roulant dans des voitures de luxe et possédant un mas dans le Midi, un chalet en montagne et une exploitation agricole dans le Gâtinais, il ne s'habituait pas encore à l'idée qu'il devait toutes ces richesses et tous ces honneurs à la forme très ordinaire de son nez, à sa taille réduite et à sa voix éraillée.

Pour la sortie de son treizième film, *Quand frémissent les ajoncs,* il y eut un rassemblement considérable devant le cinéma où avait lieu la présentation. Tandis que des invités prestigieux s'engouffraient sous le vélum, entre deux haies de plantes vertes et de gardes républicains, la foule obscure piétinait et chuchotait dans la nuit, derrière les barrières blanches. La projection dura deux heures et demie, sans décourager les curieux massés sur le trottoir. Lorsque Etienne Vaneau parut enfin, porté hors de la salle par un ouragan de bravos, ce fut la ruée. Rompant les barrages de police, des admirateurs et des admiratrices de tous âges se précipitèrent sur lui comme pour le dévorer vivant. En moins d'une seconde, il fut entouré, pressé, palpé, malgré les gardes du corps qui essayaient de le protéger contre la bousculade. Au milieu du remue-ménage, il avisa, avec surprise, un homme qui se frayait un chemin jusqu'à lui : Roland Poytrefeu. Cinq ans qu'ils ne s'étaient vus ! Ils se serrèrent la main avec effusion.

– Qu'est-ce que tu deviens, mon vieux ? demanda Etienne. Toujours chez le père Lebellion ?

– Penses-tu ! dit Roland Poytrefeu. J'ai plaqué l'art dramatique. Je n'étais pas fait pour ça. Maintenant je suis dans le commerce. Représentant en appareils électro-ménagers pour la banlieue nord de Paris. La maison Klings, tu connais ?

– Non. Et ça marche ?

– Très bien ! C'est moi qui fais le plus gros chiffre d'affaires de la boîte !…

– Marié ?

– Pas fou ! Et toi ?

– Non plus !…

Une lame de fond les sépara. Etienne eut beau fouiller des yeux la multitude ondoyante, il ne revit plus Roland Poytrefeu.

Rappelé à l'ordre par des admirateurs exigeants, il se remit à distribuer des autographes, à sourire, à faire le beau, un sourcil plus haut que l'autre et les fossettes actives.

Le soir même, après un souper de cent cinquante personnes offert

par le producteur, il regagna sa maison de Montfort-l'Amaury avec la fille que la publicité lui avait assignée comme maîtresse. D'habitude, il ne dédaignait pas de passer un moment au lit avec elle, mais, cette fois-ci, il la renvoya nerveusement. Sans doute étaient-ce les émotions de cette « première mondiale » qui le fatiguaient au point de lui faire préférer la solitude ?

Une fois couché, les lumières éteintes, il repassa en esprit les péripéties de son apothéose. Il n'aurait pu souhaiter mieux et cependant, le *total* aligné, quelle cendre se déposait dans son cœur ! Se tournant et se retournant, il luttait contre l'idée que certaines réussites sont pires qu'un échec. La gloire ronge celui qu'elle touche. Il ne s'appartient plus. Ce qu'il gagne en argent, il le perd en vie. Sur ces sombres pensées se détachait, en filigrane, le visage de Roland Poytrefeu, l'homme avisé qui vendait des appareils électro-ménagers au lieu de vendre sa propre image. Ah ! Il ne s'était pas trompé de route, celui-là ! Furieux, Etienne enfonça son front dans l'oreiller. Le sommeil le surprit au milieu de son désespoir. Il rêva qu'il était un énorme requin, suivant un tout petit poisson pilote.

Le lendemain, il convoqua son imprésario et lui signifia qu'il renonçait à la carrière artistique. L'imprésario crut à une lubie, mais, devant l'air résolu d'Etienne, il blêmit, se laissa tomber dans un fauteuil et gémit qu'on n'avait jamais vu une vedette se faire hara-kiri parce que sa cote était au plus haut.

Etienne avait signé des engagements pour six films d'avance. Le paiement des dédits suffit à engloutir tout l'argent qu'il avait amassé. Sa maîtresse du moment le quitta et il mit sa maison de Montfort-l'Amaury en vente.

Puis, libéré des entraves de la renommée, il sollicita de la société Klings un emploi de représentant en appareils ménagers. Le directeur commercial sauta sur l'aubaine et l'engagea au tarif double. Pour cet homme, féru de publicité, utiliser Etienne Vaneau comme vendeur d'aspirateurs et de cireuses électriques équivalait à avoir le nom de la firme inscrit en lettres lumineuses sur la tour Eiffel.

Dès les premiers jours, le résultat fut foudroyant. Quand une ménagère, alertée par un coup de sonnette, ouvrait la porte et trouvait sur le seuil – en chair et en os, le sourire aux lèvres et la fossette ironique – le rêve secret de ses nuits, elle était déjà à demi vaincue. L'esprit perdu, le cœur battant par saccades, elle écoutait à peine ce que lui disait cet envoyé du paradis cinématographique. Encore moins cherchait-elle à comprendre pourquoi il était venu jusqu'à elle avec ses appareils de démonstration. Tandis qu'il lui parlait – oh ! cette voie éteinte, sourde, confidentielle ! – tous les héros qu'il avait incarnés prenaient possession d'elle simultanément. Certaines clientes étaient si troublées qu'elles commandaient deux séchoirs, trois

moulins à café, cinq fers à repasser sans songer aux trésors d'ingéniosité qu'il leur faudrait dépenser ensuite pour convaincre leur mari de la nécessité de ces acquisitions.

Etienne, de son côté, s'étonnait du plaisir qu'il prenait à vanter l'excellence des articles de la maison Klings. Ce nouveau métier lui paraissait mille fois plus captivant que celui d'acteur : enfin il était en contact direct avec le public ! Il ne s'agissait plus d'une foule anonyme à séduire en bloc, mais de personnes particulières à conquérir, une à une. Ce qu'il faisait autrefois en gros et à l'aveuglette, il le réalisait aujourd'hui en détail et les yeux dans les yeux. Ivresse de sentir fondre, à la chaleur de sa voix, la résistance d'une femme qui, la minute précédente, ne se souciait nullement de sa panoplie de ménagère. Rien qu'à voir une petite main jeune ou flétrie, soignée ou malpropre, signant un bon de commande, il défaillait de gratitude, comme si, les rôles se trouvant inversés, il eût recueilli l'autographe d'une vedette.

Affecté à la banlieue sud de Paris, il rapporta, au bout d'un mois, un carnet si fourni que la société lui confia l'exclusivité de la vente pour toute la région parisienne. Les autres représentants qui prospectaient cette zone furent limogés ou déplacés impitoyablement. Roland Poytrefeu, qu'Etienne n'avait pas revu depuis leur rencontre devant le cinéma, reçut en partage une maigre fraction de la Corrèze. En lisant cette information affichée à la porte du bureau directorial, Etienne se sentit coupable et décida qu'il devait rendre visite à son camarade pour lui remonter le moral.

Il prit au secrétariat l'adresse de son confrère et, un soir, après le travail, poussa jusqu'à la rue de Montreuil. Chemin faisant, il préparait ses phrases. Tout était réglé dans sa tête, lorsqu'il arriva devant une bâtisse à la façade lépreuse et au porche béant. Dans la cour, un cercle de commères chuchotantes entourait un agent de police. L'une d'elles, qui devait être la concierge, toisa Etienne d'un regard soupçonneux.

– Monsieur Roland Poytrefeu ? demanda-t-il.

– Il est mort ! dit la femme.

– Quoi ?

– On vient de le repêcher près du pont de Grenelle. Ça devait *arriver !* Il n'était plus le même depuis quelques temps. Pas aimable, pas causant, le regard triste… Vous étiez de ses amis ?

– Oui, balbutia-t-il.

L'enterrement eut lieu trois jours plus tard. Le suicide étant indéniable, il n'y eut pas de cérémonie religieuse.

Le directeur du personnel et le directeur commercial de la société Klings assistèrent à la levée du corps. Mais Etienne fut seul à accompagner la dépouille jusqu'au cimetière. Sans doute les parents

de Roland Poytrefeu étaient-ils morts, eux aussi. Pas de famille, pas d'amis. Le fourgon roulait lentement entre les tombes. Une maigre couronne, offerte par « les camarades de bureau », se balançait à la portière de la voiture. Etienne marchait derrière d'un pas lourd. Ses chaussures s'enfonçaient dans la terre détrempée. Pourtant il ne pleuvait plus. Une déchirure bleue s'élargissait entre les nuages. Par-delà le mur, la ville, pleine d'agitation, de commerce, de violence, de mensonges, s'efforçait en vain d'imposer sa voix. Les sons qui pénétraient jusqu'ici étaient amortis, dénaturés, comme s'ils eussent traversé une épaisseur de temps extraordinaire. Il n'y avait de vrai, de solide, d'important que ce chemin bordé de dalles sages, sous lesquelles dormaient des défunts satisfaits de leur sort.

Etienne resta jusqu'au moment où le cercueil fut descendu au fond de son trou.

Le lendemain, il ne se présenta pas au bureau, ni le surlendemain. Une semaine plus tard, les hommes de la brigade fluviale repêchèrent son corps en aval de l'île Billancourt. Comme il n'avait aucune raison de se suicider, ayant réussi toutes ses entreprises, la police conclut qu'il s'agissait du crime d'un rôdeur. Plusieurs suspects ont déjà été interrogés. L'inspecteur Mariotti croit tenir une piste.


KLINGS
Les
Rois de
L'électroménage



L’âme de Mélitone

Assis en boule sur sa chaise, les genoux serrés dans les bras, les sourcils froncés, la lèvre inférieure pendante, Serge observait gravement sa nounou, Aliona Gavrilovna, qui coloriait des noix pour l’arbre de Noël. Elle les tirait d’un sac, l’une après l’autre, les plongeait dans une écuelle pleine d’un jus argenté, les poussait, les retournait avec une cuillère de bois, les repêchait enfin, ruisselantes, lumineuses, méconnaissables, et les mettait à sécher près d’elle, sur un buvard rose. En clignant des paupières, Serge pouvait se figurer qu’un oiseau de légende s’était introduit dans sa chambre pour y pondre des œufs en métal rare. Cette idée l’amusa un instant. Puis, il se dit qu’Aliona Gavrilovna menait peut-être une double vie et fabriquait de la fausse monnaie quand tout le monde dormait dans la maison.

– Est-ce ainsi qu’on fabrique de la fausse monnaie, nounou ? demanda-t-il.

Aliona Gavrilovna rajusta ses lunettes, et son vieux visage craquelé, couleur de terre ingrate, exprima le mécontentement :

– Reine des Cieux ! D’où veux-tu que je sache comment on fabrique de la fausse monnaie ? Ce sont les bandits qui fabriquent de la fausse monnaie, et pour ça on les envoie en Sibérie. Au lieu de dire des bêtises, tu ferais mieux de travailler. Prends tes ciseaux…

Il ramassa les ciseaux à bouts ronds qu’il avait laissés tomber sur le tapis, et se remit à découper des étoiles dans un carton doré.

Cette année-ci, maman se plaignant de migraines, les préparatifs de la fête avaient été confiés à l’initiative d’Aliona Gavrilovna. Vers la mi-décembre, toute la famille avait quitté Moscou pour s’installer à la campagne, dans la grande maison de Pokoïnoié, qui fleurait bon la cire d’abeille et le bois de cyprès. Les parents de Serge passaient leurs journées à jouer au whist chez les voisins et la nounou régnait sur le personnel. Hier, Stéphane, le jardinier, était parti pour la forêt, avec son fils. Ils étaient revenus tard dans la soirée, traînant derrière eux, comme une bête blessée à mort, un lourd sapin aux branches poudrées de neige. Le sapin avait été dressé dans le salon. Mais Serge, en dépit de ses supplications, n’avait pas été autorisé à le voir. Une fois de plus, à tout hasard, il demanda :

– Est-ce que je ne peux vraiment pas jeter un coup d’œil sur l’arbre de Noël ?

– Quand tu seras plus grand, dit la nounou. À huit ans, ce serait un péché.

– Mais le fils de Stéphane…
– Ce n'est pas la même chose.
– Pourquoi ?
– C'est un petit paysan.
– Et pour les petits paysans, l'âge ne compte pas ?
– Non.

La figure d'Aliona Gavrilovna reflétait une conviction inébranlable. Un peu de peinture argentée brillait à ses doigts et sur le bout de son nez. Serge voyait en elle le symbole de l'omniscience. Certes, papa et maman étaient des gens très respectables ; mais ils se trouvaient du côté de la lumière et du mouvement, tandis qu'Aliona Gavrilovna penchait vers l'ombre, le mystère, la confusion, le prodige. Elle connaissait toutes les vieilles histoires qui parlent de gnomes bossus, de fées évanescentes, de paladins chevauchant dans les forêts magiques et de sorcières échevelées volant sur des balais hirsutes en brindilles de bruyère. En outre, elle était très croyante et savait par cœur la liste des intercesseurs chrétiens. Le prêtre de Pokoïnoié la tenait en grande estime, parce que, depuis le début du carême, elle jeûnait avec une rigueur sans défaut. L'année dernière, elle avait failli mourir d'une pneumonie et avait reçu l'extrême-onction dans son lit. Puis elle s'était rétablie. Mais elle disait elle-même qu'après cet événement, son âme s'était développée comme la pâte sous l'action du levain. Ayant été mise en contact avec l'autre monde, elle prétendait avoir, sur les choses de l'au-delà, des lumières dont le commun des mortels était naturellement dépourvu. En dévisageant la nounou du coin de l'œil, Serge se demandait si, à la minute présente, elle n'était pas en conversation familière avec un archange.

Derrière les vitres, décorées de cristaux de givre, la neige tombait, molle et lente, accumulant sur toute la terre des parcelles de silence, de sagesse et de pureté. Une chaleur insinuante venait du poêle trapu à revêtement de faïence blanche. Les jouets dormaient dans leur caisse. À l'occasion du jour sacré, Aliona Gavrilovna avait remplacé la veilleuse en verre rouge de l'icône par une veilleuse en verre bleu.

– Quand finiras-tu d'habiller l'arbre de Noël ? demanda Serge.
– Ce soir.
– Avec papa et maman ?
– Oui.
– Et sans moi ?
– Bien sûr !

Il soupira :

– Je ne comprends pas pourquoi on cache l'arbre de Noël aux enfants avant la messe.

– Parce que, dit Aliona Gavrilovna, avant la messe l'arbre de Noël n'est qu'un vulgaire sapin.

Serge médita sur cette affirmation étonnante. Puis une peur panique le saisit au ventre. Et si ses parents s'étaient trompés de date ? Il regarda le calendrier pendu au mur : 23 décembre 1912. Pas de doute possible. C'était bien demain soir que Jésus devait naître, une fois de plus, entre l'âne et le bœuf, dans l'église de Pokoïnoié. Rassuré, il dit sur un ton sérieux :

– Noël est vraiment une très grande fête, n'est-ce pas, nounou ?

– La plus grande fête avec Pâques, répondit Aliona Gavrilovna. Même les païens le savent !

– Et que se passe-t-il, cette nuit-là, dans le monde ?

Il espérait qu'elle lui parlerait du Père Noël, qui allait de maison en maison, le dos courbé sous le poids de sa hotte, la barbe gelée et le nez vermeil. Mais, depuis l'extrême-onction, Aliona Gavrilovna ne s'intéressait plus au Père Noël. Elle posa une noix sur le papier buvard et murmura :

– La nuit de Noël, le Créateur rend visite aux créatures.

– Il viendra chez nous ? demanda Serge.

– Pas chez nous, mais à l'église. Chaque année, il se présente dans toutes les églises de l'univers. Il interroge les sacristains, les prêtres, les protoprêtres, les archiprêtres, les évêques, les archevêques, le métropolite. Il leur demande des nouvelles de leurs ouailles. Il dresse la liste des bons et des méchants dans un livre d'or à signet de soie verte…

À ces mots, elle rentra légèrement la tête dans les épaules. Son nez, marqué d'une mouche argentée, se fronça. Ses yeux devinrent profonds et sombres derrière les lunettes à verres bombés.

– Oui, dit-elle encore, il prend ses renseignements. Il fait ses comptes. Et il ne se trompe jamais. Quiconque a péché la nuit de Noël ira droit en enfer. Mais celui qui, cette nuit-là, a pu convertir un païen est assuré de vivre sa vie éternelle au paradis.

Elle bâilla et, selon son habitude, fit un signe de croix devant bouche pour empêcher le diable d'y entrer.

– Qu'est-ce que c'est qu'un païen ? demanda Serge.

– Un homme qui ne va jamais à l'église.

– Et comment peut-on le convertir ?

– En l'obligeant à aller à l'église.

– Je ne savais pas qu'il y avait des gens qui n'allaient jamais à l'église, dit Serge.

Aliona Gavrilovna fit entendre un ricanement de mépris sans desserrer les lèvres :

– Nous n'aurions pas assez de nos vingt doigts, mon poussin, pour compter tous les mécréants du village !

Un tremblement convulsif agita son menton duveteux et elle dit encore avec force :

– Race d'Hérode ! Que le loup les mange et s'étrangle ! Dieu est trop bon, trop patient avec eux ! Si j'étais à sa place… !

Elle s'interrompit, consciente du sacrilège, et de nouveau fit un signe de croix devant sa bouche.

– Est-ce que j'en connais, moi, des païens ? dit Serge.

– Qui n'en connaît pas ! Bien sûr que tu en connais !

Serge passa en revue, mentalement, les personnes de son entourage : maman, papa, le valet de chambre, la femme de chambre, le cocher, le jardinier. Au *premier* abord, aucun de ces visages ne paraissait marqué par la griffe du diable. Déçu, il cita d'autres noms : le vieux Doubakine, qui tenait la boutique d'épicerie, le berger communal Avséenko. Mais la nounou se récria :

– Que vas-tu chercher là, mon petit faucon ! Ce sont des chrétiens orthodoxes ! Ils volent bien un peu, par-ci, par-là, à droite, à gauche, par-devant, par-derrière, mais ils craignent Dieu qui est au-dessus de tout ce qui respire. Non, ce n'est pas sur eux qu'il faudrait jeter l'anathème.

Serge réfléchit encore, et, tout à coup, son visage s'éclaira. Il dit gaiement :

– Et Mélitone, nounou ? Mélitone, le garde forestier ?..

Il était sûr de la réponse. Aliona Gavrilovna eut un haut-le-corps et ses joues s'empourprèrent comme sous l'effet d'une gifle. Ravalant sa salive, elle marmotta :

– Celui-là, oui, celui-là est un vrai sans-Dieu ! Tu as mis le doigt sur l'âme la plus noire.

– Il ne va jamais à l'église, n'est-ce pas ?

– La dernière fois qu'il y est allé, c'était pour l'enterrement de sa femme, qui est morte du choléra, voilà bientôt cinq ans. Depuis, il s'est fâché contre Dieu. Il a jeté sa croix de baptême. Je l'ai vu cracher par terre devant le cortège des bannières saintes, lors de la fête de l'Intercession. Un monstre ! Il doit communier avec de la vodka et du hareng fumé, en disant que c'est là le sang et la chair du Rédempteur !

– Encore, nounou ! Raconte, raconte…

– Oh, il y a de quoi raconter sur lui. Mais de prononcer de pareilles horreurs casse les dents et dévie la langue…

Sur la table, il y avait un verre plein de thé tiède. Aliona Gavrilovna secoua la tête et but une gorgée d'infusion en faisant la grimace. Le porte-verre en argent, qui lui venait de son grand-oncle, s'ornait d'une inscription émaillée : « L'âme aussi souffre de la soif. »

– Mélitone a été appelé trois fois chez le commissaire de police, en ville, reprit-elle après s'être tamponné les lèvres avec un mouchoir à carreaux. Trois fois ! Pour avoir vendu de la vodka sans licence. Mais on ne l'a pas mis en prison. On aurait dû et on ne l'a pas fait. Quelque chose clochait dans la façon dont la loi était écrite. Le Malin

qui le protège avait brouillé les lignes du livre sous le nez des juges. Quant à Fiokla, la femme du forgeron, qui l'avait dénoncé aux autorités, sais-tu ce qui s'est passé chez elle ? Ses deux vaches sont mortes, les cornes molles, la langue fendue et la queue nouée trois fois sur elle-même. Le père Hilarion est venu pour exorciser l'étable… On devrait chasser ce Mélitone à coups de fouet, à coups de pierres. Lorsque tout le monde fêtera la naissance du Christ, lui se roulera, ivre mort, sur sa couche, sale, hargneux, inutile comme un barbet de Satan !

La colère d'Aliona Gavrilovna était si véhémente que Serge, inquiet, tenta de détourner la conversation en parlant des cadeaux qu'il espérait recevoir le lendemain. Il avait demandé à ses parents un train mécanique ou une boîte de peinture grand format ; et ils avaient promis d'intercéder en sa faveur auprès du Père Noël. Peut-être nounou savait-elle si la commission avait été faite en haut lieu ? Dédaignant de répondre à cette question, Aliona Gavrilovna essuya ses lunettes et dit d'une voix nasale, désespérée :

– Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants rêvent de recevoir des cadeaux le jour de la naissance du Christ. Mais qui en offre au Christ pour son anniversaire ? Il en attend de nous. Et nous les lui refusons, lâches et paresseux que nous sommes !

Pris au dépourvu par cette révélation, Serge reconnut avec tristesse que Jésus était bien à plaindre. Il eût aimé lui faire un présent. Mais comment deviner ce qui pourrait lui plaire ?

– Quels sont les cadeaux qui plaisent à Jésus-Christ ? demanda-t-il.

– Les âmes, dit Aliona Gavrilovna avec un reniflement pathétique.

– Et qu'est-ce qu'il en fait ? répliqua Serge. On ne peut pas jouer avec les âmes…

– Si, dit Aliona Gavrilovna.

Serge devint songeur. La tiédeur et la pénombre de la pièce l'incitaient à la somnolence, à l'affection, à la crédulité. Devant l'icône aux dorures écaillées, la flamme de la veilleuse tremblait comme un papillon. La neige s'était arrêtée de tomber. Au milieu de la cour vouée au crépuscule, le cocher et le jardinier construisaient une montagne de glace pour les glissades en traîneau. La voix de maman retentit dans le corridor :

– Serge, viens vite ! Je voudrais t'essayer ton costume…

La nuit, Serge dormit à peine, car le souvenir de sa conversation avec la nounou ne le laissait pas en repos. Les yeux écarquillés sur les ténèbres de la chambre, il s'abandonnait aux délices d'un espoir héroïque. Puisque Jésus souhaitait qu'on lui fît cadeau d'une âme à l'occasion de son anniversaire, pourquoi ne pas lui donner l'âme de

Mélitone ? Amener Mélitone à l'église, c'était gagner le paradis à coup sûr. La promesse de vivre parmi les anges valait bien qu'on tentât une aventure aussi hasardeuse ! Il suffirait d'aller trouver le forestier, de lui expliquer son erreur, de le prendre par la main… Arrivé à ce point, Serge essaya d'évoquer le visage de Mélitone, qu'il avait vu, l'été dernier, lors d'une promenade au bord de l'étang, avec Aliona Gavrilovna. Aussitôt, il lui sembla qu'une pointe aiguë lui piquait le cœur. Sa mémoire lui restituait l'image d'un homme grand et laid, avec de longs bras de singe, une barbe noire emmêlée et des sourcils épais qui lui tombaient sur les yeux. À la seule idée de lui adresser la parole, Serge tremblait sous ses couvertures : « Et pourtant il le faut. Sa maison est au fond du bois, loin du village. J'irai. Je frapperai à sa porte. Je lui dirai très poliment que c'est Dieu qui m'envoie… » Sa gorge se serrait. Des fourmis couraient sur sa peau. Il se retourna au creux de son lit, comme pour chercher dans cette nouvelle position le surcroît de courage dont il avait besoin. « Il n'est peut-être pas aussi méchant qu'on le dit. C'est seulement parce qu'il a perdu sa femme qu'il s'est mis à boire et à cracher devant les images saintes… »

La nounou couchait dans la chambre de Serge, derrière un paravent. Il entendait sa respiration sifflante, engorgée, et le tintement du réveille-matin posé sur la table de nuit. Toute la maison dormait, tout le village, toute la terre. Mélitone lui-même, ogre velu et malodorant, devait, à cette heure-ci, ronfler le nez en l'air et la bouche ouverte.



« Faites, Jésus, que j'arrive à le convertir ! dit Serge à mi-voix. Faites qu'il m'écoute, qu'il me suive à l'église ! Comme ça, vous recevrez un cadeau pour Noël, et moi, le paradis pour toujours ! »

Apaisé par cette prière raisonnable, il s'assoupit, le visage enfoui dans son oreiller. Mais l'abominable Mélitone le visita en rêve. Serge rouvrit les yeux, poussa un faible cri.

– Nounou, nounou, viens vite ! J'ai fait un cauchemar !…

Derrière le paravent les ressorts du sommier grincèrent, une toux brève s'éleva. Aliona Gavrilovna dit d'une voix pâteuse :

– Ce n'est rien, mon coquelet. Ton ange gardien te protège. Serre ta croix de baptême dans ta main droite. Invoque saint Elie et saint

Marc. Et le diable fuira, échaudé…

Serge serra sa croix de baptême dans sa main droite, invoqua saint Elie et saint Marc et, en effet, de toute la nuit, Mélitone n'osa plus troubler son sommeil.

Dès le lendemain matin, la maison prit un air de fête.

L'entrée du salon, où se trouvait l'arbre de Noël, était condamnée, mais l'odeur de la résine filtrait à travers les battants. Les meubles se reflétaient dans le parquet ciré comme dans un lac. Les poignées de porte resplendissaient tels des lingots d'or. Aliona Gavrilovna accrochait des roses en papier gaufré au-dessous des icônes. Affamée par le jeûne, l'œil hagard, la lippe pleurarde, elle courait d'une pièce à l'autre, et le bruit de ses jupons empesés faisait penser au glissement d'un navire à voiles. Autour d'elle s'agitait une domesticité endimanchée et joyeuse.

Tous portaient des chaussures neuves qui grinçaient. Le jardinier avait même noué à son cou, comme un monsieur, une cordelette à glands de velours noir. Le cuisinier jurait en préparant ses gâteaux dans la cuisine. Une femme de charge chantait en balayant la neige du perron. Papa, vêtu d'une robe de chambre en châle de Perse, les cheveux plats, la moustache parfumée, mordillait un cigare et disait à tout propos : « L'heure approche, l'heure approche, mes amis ! » Quant à maman, lorsqu'elle pénétra dans la salle à manger, Serge fut ébloui de la voir si belle, si blonde, si neuve, un sourire de fée sur le visage et un petit mouchoir en dentelle à la main. Cette apparition le confirma dans l'opinion que Noël était une fête exceptionnelle et qu'il fallait tenter l'impossible pour convertir Mélitone.

Les vêpres commençaient à six heures du soir. À trois heures trente, Serge se glissa dans le vestibule de la maison.

– Où vas-tu ? s'écria Aliona Gavrilovna, surgissant de l'office, le nez pointé, les lunettes étincelantes.

Serge rougit, baissa la tête, faillit éclater en sanglots.

– Je voulais me promener dans le jardin, dit-il enfin d'une voix mal assurée.

Dieu ne pouvait lui tenir rigueur de ses mensonges, puisque le salut de Mélitone était enjeu.

– Il est bien tard ! dit-elle. Tu ferais mieux de regarder un livre d'images en attendant que je t'habille.

– Rien que dix minutes !… Elle haussa les épaules :

– C'est bon ! Mais ne t'échauffe pas en courant comme une locomotive. Je ne veux pas avoir à te changer de linge…

Serge fut mortifié par ces paroles désobligeantes, mais ne laissa rien paraître de son dépit. Aliona Gavrilovna le traitait comme un

enfant. « Plus tard elle comprendra, elle sera émerveillée, elle me demandera pardon pour tout, pour tout… » Tandis qu'il songeait à l'admiration que lui vaudrait sa victoire sur les forces obscures, la nounou lui passait aux pieds de petites bottes de feutre gris, l'aidait à revêtir une courte pelisse et enfonçait sur sa tête un bonnet en loutre à oreillons. Puis elle le poussa vers la porte, en disant :

– Dix minutes, pas plus…

– Non, non ! Pas plus ! Je te promets !…

Quand il atteignit la palissade du jardin un sentiment d'anxiété fit battre son cœur. Il se retourna. Personne aux fenêtres. Devant lui s'étendait une route blanche qui menait à l'étang. Il ouvrit le portillon, jeta un dernier regard sur la maison et se mit à courir en titubant dans la neige tassée.

Arrivé à l'étang, Serge quitta la route pour suivre un sentier mal tracé qui serpentait entre les buissons raidis de givre. En contrebas, dans un pli du terrain, brillait la coupole bleue de l'église, qui se trouvait à deux verstes du hameau. Le ciel était lourd et gris, gonflé d'une sale écume de nuages. Un vent plaintif soulevait par endroits des panaches de poudre blanche. La courbe des collines se doublait d'un halo laiteux. Dans l'ombre qui venait rapidement, toutes les masses solides s'animaient d'une vibration à peine perceptible qui effilochait leurs contours.

Serge connaissait son chemin : après la barrière, on tournait à droite, puis on longeait la lisière de la forêt jusqu'aux deux bouleaux foudroyés, et de là on s'enfonçait entre les arbres vers la clairière où se dressait la cabane de Mélitone.

– Pas moyen de se perdre ! dit-il à haute voix comme pour rassurer un compagnon imaginaire.

Il gravissait une pente douce. Ses bottes s'imprimaient en crissant dans la neige. Déjà il apercevait les premiers sapins, aux branches alourdies de parements farineux. Serrés côte à côte, ils formaient une muraille compacte dont les dentelures montaient haut dans le ciel. Subitement, leurs cimes frémirent, comme touchées par un appel secret. Un rideau de gaze flottante passa devant eux, puis un autre. Des risées de poussière diamantine glissaient dans l'air. Cela se traduisit d'abord par un décalage vertigineux des distances. Ce qui était proche devint éloigné, inaccessible, irréel. Les lignes s'estompaient, les volumes se diluaient, tout le paysage plongeait, à la renverse, dans le néant.

Pris de crainte, Serge voulut courir droit devant lui, mais une gifle de vent le cloua sur place. Une bouche invisible crachait sur la terre des fantasmagories de gemmes et de plumes, d'aiguilles et de guêpes blanches. Aveuglé par ce tournoiement de molécules scintillantes, l'enfant plissait les paupières, ouvrait les lèvres, happait

au vol un parfum d'eau glacée. Il rassembla toute son énergie, fit deux ou trois pas en luttant contre la bourrasque. Dans quelque sens qu'il tournât la tête, il voyait la même giration de brumes. Plus de sapins, plus de sentier, plus de vallée, plus d'église, plus de nuages, le décor avait été balayé de la scène. Il cria une fois, deux fois, trois fois, mais sa voix tombait dans le vide. Qui pouvait l'entendre ? Il était seul, comme jamais encore il ne l'avait été. L'idée lui vint que Mélitone avait déchaîné la fureur des éléments pour l'empêcher d'arriver jusqu'à lui. Dans l'espoir de conjurer le sort, il fit le signe de la croix. Sur le moment, il lui sembla que l'ouragan se calmait. Il y eut un silence de réflexion, un parti à prendre. Puis un regain de colère creva les outres du ciel. De nouveau la neige folle se rua en hurlant dans l'espace. Suffoqué, assourdi, Serge se remit en marche à contre-courant. Son visage était verni de gel. Des ruisseaux froids coulaient dans son cou, sur ses reins. Ses pieds ne lui appartenaient plus et se déplaçaient bêtement, d'une manière indépendante, incontrôlable. Il défaillait de fatigue et d'angoisse : « Et à la maison ? Que font-ils tous à la maison ? Ils sont affolés, ils m'appellent, ils me cherchent ! Mais quand je reviendrai ils n'auront pas le courage de me gronder. Ils me féliciteront même pour mon audace. Ils diront : « Serge est brave comme un officier ! »

Il buta contre une racine, tomba sur les genoux, se releva, les larmes aux yeux. Pourquoi son ange gardien ne venait-il pas, d'un coup d'aile, à son secours ? Mélitone était-il plus fort que l'envoyé de Dieu ? Ses mollets tremblaient. Le froid réduisait sa figure, fendait ses lèvres, suçait le sang de ses oreilles et rongeait ses mains jusqu'à l'os.

– Mélitone !

Il cria de toute sa poitrine et un filet de voix sortit de sa bouche. « Mieux vaut peut-être m'arrêter, me reposer, avant de continuer la route… » Il s'effondra dans la neige et se sentit mieux. Ses membres s'engourdissaient. Une étrange langueur pénétrait sa chair. Pour se distraire, il songea à l'arbre de Noël illuminé, aux visages extasiés des enfants, aux cadeaux ficelés avec des faveurs bleues et roses : un chemin de fer mécanique ou une boîte de peinture ? Peut-être même les deux ! « Comme ce sera bien ! Je m'installerai dans ma chambre pour peindre. Nounou me regardera en tricotant. Et, quand je me coucherai, je mettrai tous les jouets autour de moi, sur des chaises… Mais ce n'est pas le moment de dormir… Je me suis assez reposé… Debout !… »

Il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. Une fascination délectable le paralysait. Privé de l'arbre de Noël, il assistait à une fête plus surprenante encore que celle qui devait avoir lieu ce soir, à la maison.

Qu'étaient les boules de verre soufflé, les bougies multicolores, les

noix argentées, les pétards à jupons de dentelle et les étoiles en carton auprès de l'extraordinaire mirage qui, en cet instant même, se déroulait devant ses yeux ! Pour lui seul, les génies de la neige donnaient un spectacle. Des flocons blancs exécutaient dans l'air une danse très compliquée. Le sol était tapissé de diamants. Des étincelles bleues s'allumaient, çà et là, se déplaçaient, clignotaient, échangeaient des signaux incompréhensibles. Et le vent chantait comme un chœur d'église. N'était-ce pas une barbe grise qui soulevait ce rideau de brume ? Et quelle était cette main poudrée de sel qui agitait des grelots ? Et d'où venait cette toupie phosphorescente qui tournait sur elle-même, entre ciel et terre ? Des laquais vêtus de blanc apportaient des breuvages sur des plateaux de nacre et d'ivoire. Un cuisinier, au bonnet amidonné, découpait des tranches de gâteaux dans la glace. Tous les invités étaient des moutons poudrés au frimas. Rien qu'à les voir se presser autour de lui, Serge avait envie de les embrasser et de rire. Il allongea les doigts, palpa un beignet de neige, le porta à ses lèvres. Mille épingles lui piquèrent la langue. Un peu d'eau coula dans sa gorge. Des mains douces, fraîches, frôleuses le bordaient dans son lit, lui caressaient le front, le bénissaient d'un rapide signe de croix. Le poêle en faïence ronronnait, digérait ses houilles friables. La flamme bleue de la veilleuse palpitait seule au firmament.

Un choc violent l'éveilla. Quelqu'un lui secouait l'épaule. Il fit un effort pour décoller ses paupières. La tempête s'était apaisée. Un rayon de lune éclairait la cime des sapins. Sur l'écran du ciel se découpait la stature d'un homme seul et debout. Il portait une pelisse en peau de mouton, serrée à la taille. Un bonnet de fourrure lui emboîtait le crâne jusqu'aux oreilles. De cet amas de laine bouclée émergeait une barbe noire et hirsute, comme un balai de ramoneur. Serge reconnut Mélitone, voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

– Qu'est-ce que tu fiches là, morveux ? demanda Mélitone. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Tu n'es pas mort, tout de même ? Dis, tu n'es pas mort ?

Sa voix était menaçante. « Il va me battre », pensa Serge. Mais cette idée ne l'effrayait pas. Son esprit et son corps étaient incapables de la moindre révolte.

– Ah ! Misère ! gronda Mélitone. Et Timothée qui a pris mon traîneau ! Quand le malheur arrive, ouvre-lui grand la porte ! Que veux-tu que je fasse de toi, graine tombée ? Allons, bouge, bouge ! Non ? Ça ne va pas mieux ?

Il se baissa en jurant, saisit l'enfant à pleines mains et le souleva, aisément, comme un fagot. Serré contre la poitrine robuste de Mélitone, Serge sentait sur sa figure une odeur aigre d'alcool et de suint. Une barbe dure lui chatouillait la joue. Sous des sourcils haillonneux des prunelles fixes, vitreuses, le considéraient

méchamment.

– Il ne manquait plus que ça ! reprit Mélitone. Un perdreau gelé ! Que le diable t'emporte ! Heureusement que tu ne pèses pas lourd !

Il marchait à longues enjambées dans la neige qui cédait un peu, à chaque pas. Ses épaules roulaient puissamment. Sa respiration sortait en vapeur par sa bouche et par ses narines. Blotti dans cette chaleur animale, Serge perdait la connaissance du temps et du lieu. Il se rappelait bien qu'il devait dire quelque chose de très important à Mélitone. Mais il ne savait plus quoi au juste. Cahoté, bercé, il entendait confusément Mélitone qui parlait tout seul :

– Et où aller avec cette neige ?… Tous des fils de chiens !

Il eut un hoquet d'ivrogne, chancela, reprit son équilibre et se mit à chantonner d'une voix enrouée. Ce n'était pas une berceuse et pourtant Serge en éprouvait un début d'apaisement.

Des collines blanches défilaient à droite, à gauche, comme les édredons d'un dortoir. Quelques étoiles brillaient au ciel. Au creux d'un vallon, apparurent les premières lumières vivantes. Mélitone déposa Serge sur le sol, lui frictionna le visage avec de la neige, souffla, éructa, cracha et reprit son fardeau en geignant :

– Ah ! Je devrais te laisser là, mauvaise viande !

Ces paroles résonnèrent aux oreilles de Serge comme une déclaration d'amour. De tout son poids il glissait dans une bienheureuse inconscience. Un voile grisâtre brouillait son regard. Il ne vit plus rien, tout à coup. Il naviguait en barque, sur un océan noir comme l'encre. Les secousses devenaient de plus en plus violentes. On approchait du port. Des exclamations se croisaient dans la nuit :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, Mélitone ?

– Ce n'est pas ta place !

– Regardez le gamin ! Il est gelé, ma parole !

– Je l'ai déniché près de l'étang, répliqua la voix bourrue de Mélitone. Il s'était perdu, sans doute. Où le porter ? Le village était encore loin. Et ici j'étais sûr de trouver du monde. Alors, voilà, je l'ai pris et j'ai marché vers les lumières. Y en a-t-il un parmi vous qui le connaisse, bonnes gens ?

– Non… non… Il me semble bien l'avoir déjà vu quelque part, mais je ne sais pas à qui il est…

– Qu'est-ce que je vais faire, moi ? reprit Mélitone. Continuer jusqu'aux premières maisons ? Il me faut un traîneau pour ça ? Et j'ai prêté le mien à Timothée avant-hier…

– Demande-lui de te le rendre.

– Où est-il, Timothée ?

– À l'intérieur… D'ailleurs les parents du mioche y sont aussi, peut-être… Entre donc…

– Ne poussez pas !

– Silence ! Chut ! Chut !

– Mais dégagez donc la porte ! Vous ne voyez pas que le petit est malade !

Soudain, comme l'eau se précipite par une vanne ouverte, un chant grave, solennel, assourdissant, déferla sur la tête de Serge. Il tressaillit, rouvrit les yeux, et le cœur lui manqua. Par quel miracle se trouvait-il dans l'église de Pokoïnoié ? Tous les cierges étaient allumés. Une foule compacte se pressait entre les murs aux fresques décolorées. L'air tiède, chargé de fumées, vibrait au son d'un cantique glorieux. Les vêpres de Noël ! Mélitone s'était arrêté près de la porte et parlait à un petit moujik voûté, noué, à la barbe couleur de ficelle :

– Tu n'as pas vu Timothée ?

– Non.

– Il a mon traîneau et maintenant j'en ai besoin pour ramener le gosse au village…

Des gens indignés se retournaient sur les deux bavards. Une vieille femme en fichu jeta sur Mélitone un regard de volaille méchante, fit le signe de croix et, apercevant l'enfant, changea de visage.

– Mais, Dieu me pardonne, c'est le petit garçon des Borissov ! s'écria-t-elle. Ils ne sont pas venus à la messe, les pauvres ! Ils le cherchent partout ! Vite, il faut le leur rapporter !

– Quels Borissov ? demanda Mélitone. Ceux de la grande maison blanche ?

– Mais oui ! J'ai rencontré Aliona Gavrilovna tout à l'heure. Elle pleure comme une fontaine ! Stéphane le jardinier est ici avec son traîneau… Regarde… Le voilà, près du pilier… Fais-lui signe…

Un élan de joie ébranla Serge de la nuque aux talons. Son cœur se dilatait. Son visage flambait, comme touché par un rayon de soleil. Il leva son regard sur Mélitone, si grand, si fort, qui le tenait toujours serré dans ses bras. La figure du forestier était crispée par une expression de méfiance têtue. Des glaçons fondaient dans sa barbe noire. Son nez violacé aux narines béantes, humait avec répulsion le parfum de l'encens.

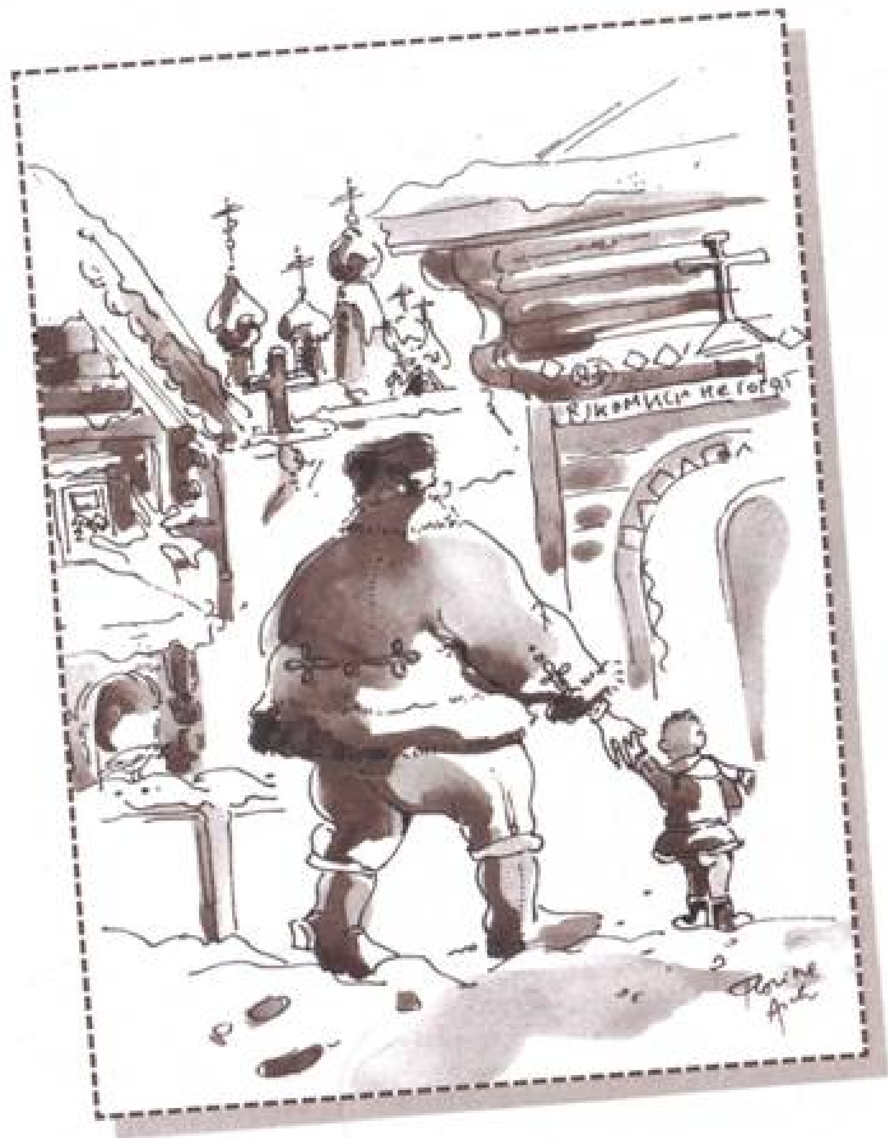
– Tu peux me lâcher, Mélitone, murmura Serge.

– Ah ! grommela Mélitone. Tu te réveilles, marmotte ! Viens je vais te conduire chez toi…

Il le posa à terre. Le chœur *entonna :* « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Alors Serge prit la main du forestier et, se dressant sur la pointe des pieds, dit encore :

– Ôte ton chapeau, Mélitone, nous sommes à l'église.

Et Mélitone ôta son chapeau.





La Diablesse

Dans ma tendre enfance, en Russie, j'avais une gouvernante suisse, chargée de m'apprendre le français et les bonnes manières. Elle était grande, mastoc, avec les joues couperosées et la lèvre supérieure marquée d'un léger duvet brun. Son œil d'acier me perçait de part en part. Dès qu'elle ouvrait la bouche, je me sentais coupable. Ma sœur aînée, Olga, mon frère Alexandre et moi avions ordre de l'appeler « Madame ». Mais son sobriquet, entre nous, était « la Diablesse ». Olga pestait d'avoir à esquisser une révérence devant elle. Alexandre était indigné qu'elle l'obligeât à dire « Plaît-il ? » pour « Comment ? ». Moi, le cadet, j'acceptais tout avec une docilité qui n'était peut-être que de la paresse. Toujours est-il que nos parents, excédés d'entendre Madame sermonner les enfants pour un oui pour un non, avaient résolu de se séparer d'elle.

Ce n'était plus qu'une question de mois et, peut-être même de semaines. Notre sœur ayant surpris une conversation décisive dans le salon entre les grandes personnes, nous avertit, toute guillerette, que nous allions enfin être débarrassés de notre tortionnaire. Mon frère explosa d'enthousiasme. J'aurais dû me réjouir, moi aussi, mais une étrange consternation me paralysait. Inconsciemment, j'avais pitié de cette femme, de cette étrangère, qui allait être congédiée, chassée, pour n'avoir pas su s'adapter aux habitudes d'une famille russe. Je me sentais responsable de sa disgrâce et, en même temps.

Il me semblait qu'elle me punissait en partant, que j'avais besoin de son autorité despotique dans ma vie d'enfant, que je ne serais plus jamais heureux sans la Diablesse derrière mon dos.

Cependant, les jours passaient et la Diablesse, ignorant encore le sort qui lui était réservé à brève échéance, continuait auprès de nous sa besogne quotidienne d'enseignement et de surveillance. À cause de la différence d'âge entre ma sœur, mon frère et moi-même, nous avions droit chacun, à tour de rôle, à des heures de cours particuliers, en tête à tête, avec la Diablesse. Je me souviens notamment d'une matinée studieuse au cours de laquelle Madame avait tenté de m'intéresser aux malheurs d'un « pauvre bûcheron tout couvert de ramée » qui, selon La Fontaine, gémissait « sous le faix du fagot et des ans ». Tandis qu'elle commentait pour moi, la morale de cette fable, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle ne savait pas encore qu'elle serait bientôt congédiée. En écoutant son bavardage ennuyeusement didactique, j'imaginais sa stupeur, son humiliation, ses protestations

et, plus tard, sa marche titubante, valises en mains, le front suant, le souffle court, sur la longue route de l'exil qui la conduirait, transfuge honteuse, vers sa patrie. Pour animer la fin de notre leçon, elle se mit en tête. Dieu sait pourquoi, de m'apprendre une chanson de son pays. Je répétais après elle :

« Salut, glaciers sublimes,
Vous qui montez aux deux,
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux ! »

En prononçant les mots de « cœur joyeux », j'avais la gorge serrée et le regard fuyant. Elle ne s'en aperçut pas et, subitement électrisée, prétendit m'enseigner également la ritournelle populaire par laquelle on célébrait en Suisse la fête de « l'Escalade ». Ces réjouissances nationales étaient censées commémorer l'échec de l'attaque-surprise tentée contre les Genevois par les Savoyards dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602. Je fredonnais en écho, soutenu par sa voix claironnante :

« Ah ! la belle escalade,
Savoyards, Savoyards !
Ah ! la belle escalade !
Savoyards, gare, gare ! »

Satisfaite de ma participation à cet intermède patriotique, elle me promit de faire venir spécialement de Genève, les petites casseroles pleines de légumes en massepain, qui symbolisaient traditionnellement le contenu des marmites vidées jadis sur la tête des gens du duc de Savoie lancés à l'assaut de la cité. À cette occasion, elle me parla de son pays avec tant d'éloquence que, dans mon esprit, la Suisse devint géographiquement plus importante que la France et la Russie réunies. Mais aussitôt après, se ressaisissant, elle revint à son humeur habituelle de critique et de tracasserie. De nouveau, elle me reprit sur ma façon de me tenir à table, de répondre aux questions des grandes personnes ou de rédiger mes devoirs. Bref, en la retrouvant aussi odieuse que je l'avais toujours connue, je fus bizarrement soulagé. Il me semblait que cette fidélité à son personnage initial justifiait le châtiment qui ne tarderait pas à s'abattre sur ses épaules. Madame, cependant, continuait à ne se douter de rien. Aussi sûre d'elle-même que par le passé, elle avait l'air de croire que sa situation chez nous était inexpugnable. Je finissais même par me persuader, moi aussi, qu'elle faisait à jamais partie de la maison et que les racontars de ma sœur sur la prochaine éviction de « la Suissesse »

étaient dénués de tout fondement.

On était à la mi-décembre et, à l'évidence, mes parents n'avaient toujours pas signifié à Madame qu'ils avaient l'intention de la congédier. Puis un beau jour, je constatai au cours d'une leçon que le visage de la Diablesse avait changé. Ses traits étaient tendus à craquer, son regard avait une expression à la fois vindicative et méprisante. Je compris qu'elle venait d'être avertie de sa disgrâce. Néanmoins, elle s'astreignait à nous dispenser des bribes de savoir scolaire aux mêmes heures et avec le même stoïcisme altier que naguère. Par un accord tacite entre les trois parties, ni les parents, ni les enfants, ni elle-même, n'abordaient de vive voix le problème délicat de son limogeage. Dans un camp comme dans l'autre, on se taisait et on ressassait des reproches réciproques. Pour ma part, cette expectative entre la pitié et la délivrance m'obsédait et tournait au cauchemar.

Selon les informations qui filtraient de l'office jusqu'aux chambres des enfants, je savais que les adieux de la Diablesse devaient avoir lieu après le 1er janvier de la nouvelle année. Plus que quelques jours à subir sa présence ! Ce bref délai me semblait aussi ennuyeux et inutile qu'une éternité. Mais il fallait bien se distraire pour passer le temps avant l'heure décisive. La veille de Noël, Olga, Alexandre, quelques amis et moi-même jouions aux quilles dans la cour enneigée de la maison. Symbole de la dignité outragée. Madame nous surveillait, assise sur un banc, d'un air de morgue et de fureur contenue. Elle était déjà ailleurs. Peut-être en Suisse. Soudain ma sœur, qui visait les quilles, lança sa boule avec tant de violence et de maladresse que le projectile dévia de sa trajectoire et vint frapper notre gouvernante à la tête. La malheureuse poussa un cri de bête, porta les mains à son front et s'écroula. Du sang coulait entre ses doigts. Beaucoup de sang ! Nous étions atterrés. Ma mère accourut. On appela un médecin. Il rassura tout le monde : Madame ne souffrait que d'une plaie superficielle. Dès le lendemain, elle serait sur pieds. Ma sœur lui présenta des excuses et mes parents décidèrent qu'après cet accident, dont leur fille était responsable, il ne pouvait être question pour eux de mettre Madame à la porte. Ce serait, disaient-ils, un manque de charité, de courtoisie et d'intelligence.

Le jour de Noël, devant le sapin superbement décoré et illuminé. Madame apparut, indestructible, le crâne enturbanné d'un bandage. Son infortune s'achevait en triomphe. La flamme des bougies éclairait son masque orgueilleux de vieil empereur romain. Je compris que tout allait recommencer, les ordres, les réprimandes, les privations de dessert, les confiscations de jouets, et une allégresse incompréhensible m'envahit. Ce soir-là, je ne prêtai aucune attention à mes cadeaux, comme si le Père Noël n'avait eu à mon égard qu'une seule initiative bénéfique : me rendre la Diablesse.

